

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 4 (1976)

DOI: 10.11588/fr.1976.0.48848

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Marie-Thérèse KAISER-GUYOT, *Le berger en France aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Paris (Editions Klincksieck) 1974, 212 p., 10 ill.

L'histoire des mentalités rejoint l'histoire économique et l'histoire sociale dans ce livre qui étudie les conditions de travail des bergers et leur place dans la société française des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, donc à une époque où la documentation est particulièrement rare. En dépit de ces difficultés, Mme KAISER-GUYOT, en puisant aux sources les plus variées une connaissance vraiment étonnante de son sujet, réussit à en offrir une image tellement cohérente et vraisemblable que l'on oublie ce qu'elle peut avoir d'incomplet. Sans doute les réflexions qui suivent auraient eu avantage à être présentées par un ethnologue, plus expert en cette complexe matière qu'un historien forcément gêné par les cloisons chronologiques et géographiques.

Dès les premières pages, l'auteur perce aisément ce que les représentations littéraires et artistiques du berger médiéval peuvent avoir de convention virgilienne, pour traiter les questions les plus « techniques », dans le cadre d'une typologie de l'élevage qui est la même en France que dans les autres pays méditerranéens: a) élevage sédentaire, à proximité des villages et des villes (sinon même à l'intérieur de l'enceinte, plusieurs cas étant signalés à Paris au XIII<sup>e</sup> siècle et à Toulouse au XIV<sup>e</sup> encore, pp. 126-128), b) élevage transhumant, dans les Alpes, les Pyrénées et le Massif Central. Une attention peut-être trop exclusive est accordée aux troupeaux de bêtes à laine sans essayer une comparaison avec le gros bétail, fréquemment mentionné par les documents cités au cours de l'ouvrage et dont le développement était imposé par les nécessités de l'alimentation autant que par celles du labour.

Pendant l'été, la vie pastorale se déroule autour d'un point fixe, abri des pâtres et de leurs moutons ainsi que centre d'exploitation des produits du troupeau. On trouvera d'intéressants détails sur la construction et l'équipement de ces installations – cabanes et fromageries – ou sur les enclos qu'on déplaçait successivement afin d'assurer le fumage régulier des champs et des prés. Ceci soulève une autre question trop brièvement évoquée, celle des rapports entre l'agriculture et l'élevage dans la même région, par exemple au Béarn où, aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, on faisait redescendre les bêtes de la montagne dès la fin de la moisson et on les conduisait sur les chaumes pour fienter la terre, système pratiqué aussi dans les Carpates méridionales (voir Romulus VUIA *Tipuri de pastorit la români*, Bucarest 1964, p. 240).

Cependant, les troupeaux peuvent faire du tort aux cultures – c'est l'origine des droits de passage réclamés par les propriétaires des terrains parcourus en route, « pulvérage », « carnalage » et péage, appelé en Béarn « guïit ». Frappés de taxes et, à l'occasion, de fortes amendes, les pasteurs gagnent-ils en proportion? Cela dépend selon qu'il s'agit de maîtres de troupeaux, de preneurs à bail ou de simples salariés qui sont, comme l'auteur nous le rappelle, des travailleurs saisonniers. En 1322, en Artois, les gages des bergers ne dépassent guère 60 sous par an. Dix ans plus tard, la solde d'un écuyer sera de 6 sous par jour (Froissart, édition Kervyn de Lettenhove, XVIII, pp. 23-24). Pourtant, les bergers touchent également une rémunération en nature. Les accusations traditionnelles de fainéantise et de couardise portées contre eux ne pourraient que difficilement être retenues pour le portrait-robot présenté sous le titre « Morale du travail ».

En ce qui concerne la seconde partie du livre, étudiant ce groupe socio-professionnel dans ses rapports avec le monde seigneurial, les autres campagnards et les habitants des villes, l'analyse des sources, si poussée qu'elle le soit, laisse entrevoir peu de caractères généraux. Peu ou point de preuves de l'hérédité du métier de pasteur. Toutefois l'auteur parle d'une « tradition familiale plus accusée chez les transhumants que chez les sédentaires ». Quelques documents font allusion à des fils de bergers qui s'établissent à Paris comme apprentis chez des artisans (métiers adjacents: bonnetier, savetier), mais ils datent du XVI<sup>e</sup> siècle. L'enquête sur la moralité des bergers ne donne pas non plus des résultats originaux: des cas de bestialité ou de viol.

Les moeurs des habitants de la campagne attirent les courtisans. Le genre littéraire des pastourelles célèbre justement le retour à la nature. René d'Anjou, « le bon roi », et Jeanne de Laval jouent aux bergers comme Marie-Antoinette au Hameau de Trianon. Rarement, la vision idyllique est parodiée avec un rude réalisme, comme dans la poésie occitane qui se moque des appas d'une porchère (« et hac cascuna mamela ten gran que semblet Engleza »!).

Un dernier chapitre est consacré aux pratiques religieuses des bergers et, surtout, au rôle que la piété médiévale s'est plu à leur accorder, adorateurs de la Nativité à l'instar des rois mages. Aussi Noël est pour eux la grande fête de l'année. L'usage de mener les brebis à église pour les faire bénir, existant encore de nos jours en Yougoslavie, doit remonter à la même origine. Les saints pour lesquels les pâtres ont une vénération particulière sont St. Véran, St. Roch, St. Druon et St. Mathurin dont on remarque une représentation curieusement baroque, en habit de berger. Le culte d'aucun d'entre eux n'a connu la grande diffusion des saints Médard et Isidore, protecteurs des laboureurs. Moins soumis que le reste des fidèles au contrôle de l'Eglise, provoquant la résistance des cultivateurs, les bergers sont des suspects. De fait, les hérésies gagnent facilement ces gens que l'isolement porte à la rêverie.

La révolte des Pastoureaux en 1251, les émeutes de 1320 furent-elles des mouvements religieux? C'est l'opinion de l'auteur qui leur concède seulement des « implications politiques ». Pour notre part, nous n'hésitons pas à y voir de redoutables flambées du ressentiment d'une catégorie sociale frustrée. Bien sûr, les révoltés mettent à leur tête des clercs qui entretiennent par leurs prophéties un millénarisme dérivé du message de Joachim de Fiore. Leur continuateur sera le Berger de Niklashausen. Dès lors, on hésite à partager les conclusions de Mme KAISER-GUYOT, selon lesquelles ce groupe social serait « content dans l'ensemble de son sort en tant que salarié ou petit propriétaire ». Optimisme qui correspond à l'impression de stabilité, voire d'immobilité, que le livre donne de la société française de l'époque. Or, sauf erreur, le long des deux siècles qu'il embrasse, la guerre fait rage en France, la guerre de Cent Ans dont il n'est jamais question (si, une seule fois, p. 29, où l'on dénonce le méfait de cinq gens d'armes qui ont volé deux moutons). Comment peut-on se détourner ainsi d'un phénomène qui, ravageant cruellement les campagnes, ne manqua pas d'endommager l'économie pastorale? De quelle viande se nourrissaient les armées qui parcouraient le pays en tous sens? On devine les lourdes pertes, même si ensuite le cheptel fut prompt à s'en remettre. A cette objection, on aura beau nous répondre que l'auteur n'a pas envisagé l'histoire de l'élevage, mais celle des bergers. L'une s'arrêterait-elle là où commence l'autre?

A l'appui du livre, on offre au lecteur une douzaine de pièces justificatives. Parmi celles-ci compte le traité de Jehan de Brie sur l'art de bergerie (injustement soupçonné par Henri Hauser d'être un texte du XVI<sup>e</sup> siècle) et le livre de raison inédit de Pierre Barruel, maître-berger du roi René (1460), transcrit et traduit. Le reste des documents sont des lettres de rémission du Trésor des Chartes, datées entre 1388 et 1486, que Mme KAISER-GUYOT publie en corrigeant les erreurs des précédents éditeurs.

André PIPPIDI, Bukarest

Jean FAVIER, *Nouvelle Histoire de Paris. Paris au XVe siècle 1380–1500*, Paris (Hachette) 1974, 8°, 486 S. mit zahlreichen Abbildungen, Karten und Plänen.

Von der Ende der 60er Jahre begonnenen monumentalen *Nouvelle Histoire de Paris* liegt nun bereits der vierte Band vor. Auf über vierhundert Seiten berichtet der kürzlich ernannte Generaldirektor der französischen Archive über Paris im 15. Jahrhundert. Vom Tode Karls V. bis zu Ludwig XII. wird die Geschichte der Stadt und ihrer Einwohner von verschiedenen Aspekten her behandelt: Paris und die Pariser; Die Kämpfe der Pariser; Die Funktionen der Stadt.

Dieses Jahrhundert der Wirren hat in Paris im Unterschied zu anderen nur wenige monumentale Zeugnisse hinterlassen. Um dem Leser eine Vorstellung vom Paris des 15. Jahrhunderts zu verschaffen, eröffnet der Verfasser sein Werk mit einer skizzenartigen Beschreibung der Stadtlandschaft, wobei gleichzeitig dem Leben ihrer Bewohner Rechnung getragen wird. Eine Insel und zwei bedeutende Ufersiedlungen von unterschiedlichem Umfang bildeten die Stadt. Die Insel war ihr Zentrum, auf ihr befanden sich die Sitze der hohen staatlichen Verwaltung, kirchliche Behörden, karitative Niederlassungen. Verschiedene Brücken verbanden die Insel mit den beiden Ufern, auf ihnen konzentrierten sich Verkehr und Handel. Die Stadt war von Mauern umgeben, doch handelte es sich um ein schwaches Verteidigungssystem. Stadttürme und Kirchtürme beherrschten das Stadtbild. 35 Pfarrkirchen, über 50 Klosteranlagen, oft ältester Herkunft, ungezählte Kapellen befanden sich innerhalb des Stadtgebietes; die Mehrzahl lag auf der Insel, auf dem rechten Ufer waren nahezu doppelt so viele wie auf dem linken. Verschiedene große Befestigungsanlagen ragten aus der Stadtsilhouette hervor. Es gab einige bedeutendere Plätze, aber wenig große Straßen. Die Dichte der Bevölkerung war unterschiedlich, am bevölkertsten waren die nördlichen und nordöstlichen Teile und dann das Randgebiet des linken Ufers. Neben eng besiedelten Vierteln gab es viele Grünflächen, in Verbindung mit den Hotelanlagen der Großen, den Klöstern, oft handelte es sich auch um kleine Landwirtschaften, Gärtnereien. Außerhalb des Stadtgebietes, an ihrem Rande finden wir kleine Vorstädte, bäuerliche Wirtschaften, Obst- und Gemüsekulturen, Weinbau. Die Seine mit ihren verschiedenen Häfen war die Lebensader der Stadt, doch war sie nicht nur von Bedeutung für die Pariser, gleichzeitig war sie in beiden Richtungen die Hauptverkehrsstraße des weiteren Landes. Das Handelszentrum befand sich seit über hundert Jahren in den Hallen und ihrer Umgebung, aber es gab auch anderwärts geschäftliche Sammelpunkte; verschiedene Straßen waren durch bestimmte Gewerbe gekennzeichnet, doch waren die Handwerke gleichzeitig über das ganze Stadtgebiet verteilt.